

The Last Samurai

À vaincre sans humilité, on triomphe sans gloire

Le Dernier Samurai, États-Unis / Nouvelle-Zélande / Japon 2003,
154 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 230, March–April 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (2004). Review of [The Last Samurai : à vaincre sans humilité, on triomphe sans gloire / *Le Dernier Samurai*, États-Unis / Nouvelle-Zélande / Japon 2003, 154 minutes]. *Séquences*, (230), 51–51.

THE LAST SAMURAI

À vaincre sans humilité, on triomphe sans gloire

Puisant dans des valeurs viriles et des thèmes militaires (*Glory*, *Courage Under Fire*, *Legends of the Fall*, *The Siege*), la filmographie de Edward Zwick prône avec insistance la notion d'honneur individuel, la fraternité clanique et l'esprit de loyauté. Il était donc inévitable qu'il s'intéresse au samurai, le modèle guerrier ultime. Figure mythique d'un temps révolu où le respect de l'adversaire et la chose militaire étaient considérés comme un art, le samurai a toujours la cote chez les cinéastes contemporains, et plus seulement au sein de la confrérie nipponne. Adapté au goût du jour, on le retrouve dans plusieurs œuvres populaires récentes : *Ghost Dog* de Jarmush, *The Matrix* des frères Wachowski ou *Kill Bill* de Tarantino témoignent tous d'une affection particulière pour ce style de combat spectaculaire mais en abordant peu ou prou les préceptes philosophiques découlant de ce mode de vie — et de mort. Il fallait donc revenir aux sources afin de présenter au public occidental les fondements de l'esprit samurai, et c'est précisément cet aspect qu'a privilégié Zwick.

De l'épique au didactique, *The Last Samurai* tente de faire le pont entre deux cultures vouées à l'extinction (la féodalité japonaise et le régime néo-sécessionniste américain) dont on souligne autant les contrastes que les similitudes. Pour s'y prendre, le cinéaste a tôt fait d'accorder une large place aux combats de troupes et d'assigner le rôle principal à un acteur incarnant de nobles valeurs dans l'esprit de plusieurs. Sur de multiples fronts, le film dénote une tendance à tout magnifier, des dialogues aux affrontements, tandis que le discours sous-jacent tente justement de donner un sens aux chimères animant les hauts gradés. Durant la guerre civile japonaise de la fin du XIX^e siècle, l'Empereur tente d'écraser une milice samurai en se procurant les services d'un vétéran capitaine américain hors-jeu afin de former les troupes impériales nouvellement munies d'armes modernes. Capturé par Katsumoto, le chef des insoumis, lors d'un raid avorté, l'Américain apprivoisera l'art de vivre et le code d'honneur samurai tout en révisant ses allégeances envers l'Empereur. Guidé par son mentor et sa nouvelle foi, il combattrà au sabre, sous les ordres de Katsumoto, les soldats impériaux lors d'une bataille décisive pour l'avenir de cette tradition militaire.

Zwick a semblé profiter de cet hommage aux principes guerriers japonais ancestraux pour aborder d'autres réalités historiques américaines de l'époque : il n'hésite donc pas à lever le voile sur le massacre des Amérindiens ou sur les manœuvres mercantiles et politiques des agents de Colt au pays du Soleil levant, soulevant ainsi le manque d'humilité face à l'adversaire au centre même du processus de *réhabilitation* du héros Nathan Algren. La partie centrale demeure à cet effet le pivot du film, après quoi la bataille finale s'avère aussi élongée que prévisible. L'orgueil et le désintéret d'Algren céderont progressivement devant le respect et le souci de



Le modèle guerrier ultime

ceux qui l'entourent et de leurs valeurs profondes; plus important encore, il choisira un camp, une cause et une famille. Sur le champ de bataille, il revêtra ultimement l'armure des samurais et maniera le sabre, moins par souci stratégique — la victoire semble impossible — que par alliance et fraternité avec les dissidents.

Mais ne nous méprenons pas : l'apparente modestie de l'ensemble révèle rapidement une entreprise peu subtile de commercialisation du Tom Cruise modèle 2003 : cheveux mi-longs, flegmatique, serein et sensible. Portant le sceau de production Cruise/Wagner, qui assure à l'abonné aux classements Forbes les meilleures vitrines depuis quelques années, *The Last Samurai* est la production type où l'acteur principal semble avoir été payé selon un ratio d'apparitions à l'écran plutôt que pour sa contribution dramatique globale, résultant en une réalisation à sens unique et un final hollywoodien particulièrement échevelé, voire indigeste, venant gâcher une prémisse pourtant féconde. Il devient alors ironique de constater qu'en dépit de l'omniprésence du principal actionnaire de cette entreprise, le véritable point de mire du film reste l'acteur Ken Watanabe et sa prestation à la fois solennelle, fugace et émouvante. Connu principalement pour ses rôles de policier à la télévision nipponne, Watanabe incarne ici le samurai suprême, autant dédié à la cause des siens que sans pitié pour ses ennemis, et prouve sans l'ombre d'un doute que les meilleurs films du genre appartiennent aux Japonais. Mais ça, on le savait déjà.

Charles-Stéphane Roy

■ Le Dernier Samurais

États-Unis / Nouvelle-Zélande / Japon 2003, 154 minutes — Réal. : Edward Zwick — Scén. : John Logan, Edward Zwick, Marshall Herskovitz — Photo : John Toll — Mont. : Victor Du Bois, Steven Rosenblum — Mus. : Hans Zimmer — Son : John Bires — Déc. : Christopher Burian-Mohr, Jess Gonchor, Kim Sinclair — Cost. : Ngila Dickson — Int. : Ken Watanabe (Katsumoto), Tom Cruise (Nathan Algren), Tony Goldwyn (le colonel Bagley), Hiroyuki Sanada (Ujio), Koyuki (Taka), Masato Harada (Omura), Timothy Spall (Simon Graham), Scichinosuke Nakamura (l'Empereur), Billy Connolly (Zebulah Grant) — Prod. : Tom Cruise, Paula Wagner, Tom Engelman — Dist. : Warner.